

LA PLUS FORTE VENTE DE LA RÉGION

LILLE. 106, Rue de Paris
PARIS. 43, Bd Haumann

JOURNAL D'INFORMATION

L'Égalité

de Roubaix - Courcoing

BUREAUX: Roubaix, 351-17
45, rue de la Gare, 45

TOURCOING: 9-35
3, rue Fidele Lehoucq

DIRECTRICE: M^{me} Eug. GUILLAUME.

LE SALUT DU FRANC

Voilà encore une nouvelle tournée de millionnaires qui vient de sortir et on a pu constater que l'événement — devenu maintenant presque banal — ne provoque plus l'émotion que soulevèrent les résultats des premiers tirages. Les heureux gagnants qui pour la plupart d'ailleurs préfèrent garder un sage et prudent anonymat ne connaissent plus la popularité dont fut l'objet M. Bonhours. Celui-ci a, en effet, tenu l'affiche à l'instar d'une vedette de cinéma et toute la France a pu contempler, répandues à des millions d'exemplaires, les photographies de M. Bonhours, de Mme Bonhours, des petits Bonhours, du chien de M. Bonhours, de l'automobile de M. Bonhours, le tout enveloppé dans les déclarations sensationnelles du héros.

C'est que la Loterie est maintenant entrée dans nos mœurs. Elle fait partie de nos institutions. Elle supplée aux difficultés des ministres atteints de cette maladie chronique que du temps de Fabelais, on appelait « le jeûne et la faute d'argent ». Elle apporte, en se jouant, la solution de problèmes qu'on aurait pu croire insolubles, telle cette fameuse histoire du paiement des produits, finis que les industriels sinistrés des pays envahis attendent depuis des années : on a fini par décider le lancement d'une loterie dont le produit servirait à dédommager les intéressés. C'est d'une entente simplifiée et on peut s'attendre à voir régler de cette façon la plupart des différends qui surgissent entre le Trésor public (si l'on peut dire) et ses innombrables créanciers.

Mais pourquoi dira-t-on, n'y avoir pas pensé plus tôt ? Pourquoi ? Tout simplement parce qu'on s'est laissé arrêter par un préjugé stupide et ridicule. De sévères censeurs ayant proclamé que la loterie était immorale, tout le monde s'est mis à craindre qu'un peuple aussi pétré de moralité, d'honnêteté et d'un tas d'autres vertus, que le peuple français, ne pouvait avoir recours à une semblable opération sans s'écrouler sous l'opprobre et le déshonneur.

Or c'est là une opinion absolument idiote. Et elle n'est pas seulement idiote; elle est aussi contre-nature. Elle va, en effet, à l'encontre de deux lois naturelles.

Il ne faut pas oublier que les lois physiques qui régissent le monde ont toutes un principe immuable : le hasard. Elles reposent sur une autre loi lumineuse, celle des grands nombres, qui ne fait qu'intégrer les termes innombrables des séries de phénomènes dus au hasard. Tous les esprits scientifiques vous affirmeront que le hasard est le grand maître de la nature. Pourquoi les hommes prétendraient-ils ne pas lui soumettre leurs règles ?

En second lieu, ce qui fait la supériorité de l'homme sur les animaux, c'est qu'il est mu par des passions que ces derniers ignorent. Les animaux ne connaissent pas les émotions du jeu, sans doute parce qu'ils ne peuvent pas acquiescer la notion du hasard qui ouvre aux spéculations de la nature des perspectives infinies sur le monde. Et on peut même dire que le jeu, fils du Hasard, est la seule passion qu'on ne retrouve, à aucun degré, chez d'autres êtres que chez l'homme. Toutes les autres, il les partage avec ses frères inférieurs.

L'ivresse même n'est pas un privilège de notre espèce. Certains animaux s'y adonnent avec un vrai plaisir. J'ai connu un marchand de vins qui jouait à son commerce l'équivalent d'une demi-douzaine de cochons. Un jour, par suite de je ne sais quelle erreur de manipulation, une pièce de vin fut rendue impropre à la vente. Mon marchand eut l'idée de l'offrir à ses pensionnaires.

Ce fut magnifique. Les cochons se jetèrent sur le vin « pinard » comme la pauvre sur le monde. Pendant quinze jours ils ne dessouleront pas. Leur bagou, dans leurs états désordonnés, ils faillirent démolir, renversant du matin au soir de cris perçants et de furieux grognements.

Malheureusement — et sans doute ce fut un effet de la justice immanente — mon marchand de vin fut cruellement puni d'avoir ainsi détournée du chemin de la tempérance et de la respectabilité ses rinchocros à boudin. Son « pinard » contenait sans doute un peu de jus de raisin et beaucoup de décoction de bois de campêche. Toujours est-il que lorsqu'il vendit un de ses élèves abreuvé de vinasse au charcutier du village, ce fut une catastrophe. Le lard avait pris une superbe teinte violette qui eut fait l'admiration d'un peintre impressionniste mais qui mit un luité les clients les moins difficiles. Le charcutier vint faire une scène terrible au marchand de vin qui dut reprendre la dépouille de son cochon qu'il se résigna à consommer.

Il ne faut pas se laisser aller à dire ainsi que les survivants lorsque sonna l'heure de leur sacrifice. Il mangera du lard tiède pendant des mois et des mois et fut dégouté de charcuterie pour le reste de ses jours.

Mais ceci n'enlève rien à la force de ma démonstration — au contraire. — Je crois avoir bien prouvé que loin d'être immorale, la loterie est consacrée par les lois divines et naturelles. Elle doit figurer au premier plan dans l'organisation économique et financière du pays.

Et pourquoi le Gouvernement qui, demain, veut réaliser, nonobstant les pleurs et grimaces de dents l'équilibre du budget, ne se servirait-il pas, pour les éviter complètement, de ce moyen si simple que le lui suggère à titre absolument gratuit : à tout contribuable venant acquiescer ses impôts, il serait délivré un billet par tranche de cent francs. Ce billet donnerait droit de participer dans le mois de son émission, au tirage d'une loterie avec de nombreux lots d'un million.

Vous vertez alors les gens déclarés des revenus formidables et se battre aux rinchocros du percepteur pour payer leurs contributions : en moins d'un an le déficit est mort et entermé. Ainsi beaucoup mieux que l'épi, la loterie sauvera le franc.

M. Gaston DOUMERGUE a adressé, hier soir, par T. S. F. un message au peuple français



M. Gaston DOUMERGUE, Président du Conseil

« L'œuvre de justice et d'assainissement moral est en train ; elle se poursuivra sans ménagement pour per- sonne ».

« Il est indispensable que la situation financière de la France inspire, au dedans et au dehors, la plus grande confiance ».

« Si nous demeurons unis, nous réussirons. Le monde, qui nous observe, pourra se rendre compte encore une fois que la France s'est sauvée elle-même ».

Voici le texte du discours que le Président Gaston Doumergue a prononcé, hier soir à 20 heures, et qui a été radiodiffusé par les postes d'Etat :

Mes Chers Concitoyens,

Je me propose de venir de temps en temps m'entretenir avec vous. Je veux d'abord vous dire aujourd'hui pour quel je suis sorti de la retraite et où je vais depuis près de trois ans et pourquoi j'ai accepté la très lourde charge du pouvoir. Ce n'est ni par ambition, ni par intérêt, vous pouvez m'en croire.

Après avoir servi du mieux que j'ai pu pendant quarante ans la France et la République, je n'aspirais qu'au repos. Si j'ai renoncé à la retraite et au repos, c'est parce que le Chef de l'Etat et les chefs de partis m'ont appelé en me disant que la guerre civile était près d'éclater, qu'on s'était battu dans Paris, qu'il y avait eu des morts le 6 février, qu'il y en aurait beaucoup plus le lendemain si je n'acceptais pas de prendre le pouvoir.

(LIRE LA SUITE EN DEUXIEME PAGE)

Ce que prédit la Chiromancienne...



« La célèbre divette Diane de Cottiers se réalisera-t-elle ? C'est ce que sauront nos lecteurs en lisant, dès aujourd'hui, sur notre beau roman d'émour :

« Le Calvaire de Christiane »

par Guy de LUSIGNÈRES.

Un drame passionnel A HONNECOURT

UN POLONAIS A TUÉ, A COUPS D'ALÈNE DE BOURRELIER, SON COMPATRIOTE QUI L'AVAIT CHASSÉ PARCE QU'IL COURTISAIT SA FEMME.

*** (OE NOTRE ENVOYE SPECIAL) ***

Vendredi soir, un drame rapide, brutal, a ensanglanté le hameau de La Terrière, au village d'Honnécourt, une calme bourgade agricole.

Un ouvrier de nationalité polonaise, travaillant dans une ferme, à Mallincourt, a tué, à coups d'alène de bourrelier, un de ses compatriotes dont il courtisait l'épouse, mère de trois jeunes enfants.

Le meurtrier, qui s'était enfui, a pu être arrêté pendant la nuit à la suite de l'enquête et de recherches menées avec perspicacité par les gendarmes de Maroing et Clary.

Voici ce que nous avons appris sur cette affaire au cours de notre enquête.

« On m'a tué ! »

A quelques kilomètres d'Honnécourt, près de la route Nationale de Cambrai au Catelet, le hameau de « La Terrière », groupe une cinquantaine de maisons, parmi lesquelles d'importantes fermes.

L'une de celles-ci appartient à M. Eugène Waxin, qui emploie, en plus d'ouvriers français, un ménage polonais.

L'homme, Stéphane Jankowski, né en 1904, à Bource (Pologne), la femme, Josephine Zynka, âgée de 39 ans, sont arrivés le 5 janvier dernier à « La Terrière » où, avec leur trois bambins, âgés de 7, 5 et 3 ans, ils occupent une maisonnette située à 80 mètres environ de la ferme Waxin.

La conduite des deux Polonais ne donnait pas lieu à des commentaires défavorables. L'homme, parfois, taquinait un peu trop la divette, et alors, disaient-ils, il menait la vie dure à sa femme, mais, comme celle-ci, il était très courageux et ses patrons se félicitaient de ses services.

Vendredi, la nuit était tombée, rame-

nant le calme sur le hameau, M. Waxin se trouvait dans la cuisine de sa ferme, lorsque soudain il entendit que l'on frappait fortement de la porte, que l'on traitait plutôt à la porte de la salle.

Il ouvrit cette porte donnant sur la rue. A ses pieds, il vit son ouvrier Stéphane, la figure, les mains couvertes de sang, Jankowski, se traînant à t. re, fit encore un ou deux mètres. Au milieu de la cuisine, à bout de force, il resta étendu, puis il leva la tête et, d'une voix éteinte dit à M. Waxin interloqué :

« On m'a tué, vite, le docteur, les gendarmes. »

« C'est Joseph »

On s'empressa autour du malheureux, on l'étendit, on lui donna des soins. On s'aperçut alors qu'il portait de graves blessures faites, semblait-il, avec un stylet. Un coup de lame avait perforé la gorge, atteignant la carotide ; un autre avait pénétré dans la poitrine, touchant sans doute le cœur.

Un Polonais demeurant dans le hameau, était accouru. Stéphane Jankowski, les yeux revêlés par la mort qui déjà était sur lui, glissa quelques mots à l'oreille de son camarade :

L'autre, se relevant, répéta la confession du mourant :

« Il m'a dit qu'il fallait lui allonger les jambes, qu'il allait mourir. Il a ajouté : « C'est Joseph qui m'a tué ».

Peu de temps après arriva le docteur Dalopoulos, des Villers-Dorval, qui donna ses soins à la victime. L'arrêt du médecin était impuissant pour sauver le malheureux, qui expira peu après.

Vinrent ensuite les gendarmes Hubert et Fourrier, de Maroing, avec leur chef de brigade, M. Petit.

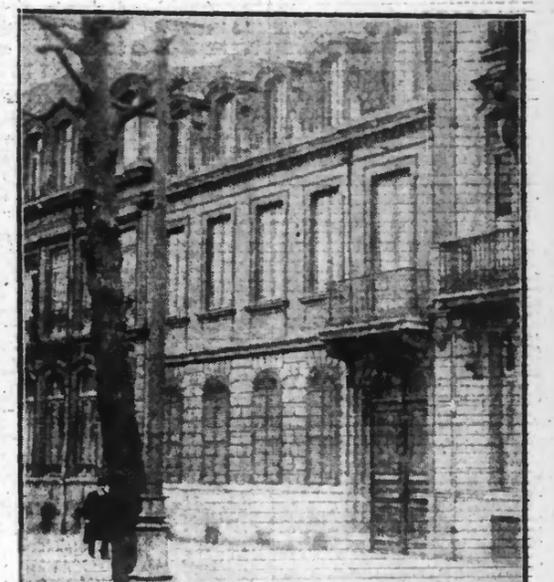
(LIRE LA SUITE EN DEUXIEME PAGE)



EN HAUT : à gauche : Le meurtrier, Joseph SZUS. Au milieu : La maison du drame. A droite : La victime, Stéphane JANKOWSKI. — EN BAS, à gauche : Les enquêteurs examinant l'arme du crime. A droite : La femme de la victime et deux de ses enfants.

LE « SCANDALE » de la Mutualité du Nord

PROMENADE AVEC UN ADMINISTRATEUR DE L'UNION DÉPARTEMENTALE, QUI DÉCOUVRE DE PETITS « SCANDALES » DANS UN « GRAND »



L'immeuble portant le N° 8 du Boulevard de la Liberté à LILLE, une des dernières acquisitions de l'U. D. et que la Mutualité destine, à l'insu du Conseil d'Administration, à la poche des démobilisés.

Le scandale de la Mutualité du Nord connaît actuellement une période d'attente. On attend la décision du ministre du Travail, on attend l'assemblée générale. On attend le départ définitif de M. G. PETIT.

L'Union Départementale continue naturellement à fonctionner. Les rouages de la machine mutualiste tournent à la même cadence : à l'ôtel de la Mutualité, les chefs de service dirigent et répondent les dactylos font courir leurs doigts agiles sur les claviers et les bureaux vastes et nombreux sont toujours habitées par un personnel minimum.

Dans la Maternité Mutualiste, un personnel cosmopolite s'empresse auprès des malades. Sur le boulevard de la Liberté, des bureaux éditent, petit à petit, une importante maison de rapport à l'emplacement de l'ancien immeuble démolissant le numéro 19. A Lambersart, les entrepreneurs parachèvent la clinique chirurgicale de « La Rosealie ».

Un peu d'ombre a passé sur l'œuvre immense de la Mutualité, mais le soleil lui maintient à ur tout le monde et l'Union Départementale lui sourit, d'un pâle sourire de malade, en attendant des jours meilleurs... ou pire.

Dans le fief du « Roi du Palace »

Nous avons rencontré hier matin, et tout à fait par hasard, M. Henri LOBERT, administrateur de l'Union Départementale et qui a la réputation, au sein du Conseil d'Administration, d'être l'empêcheur de tourner en rond. Il y représente l'honnête bon sens et ose s'indigner à bon escient.

Nous avons accompli ensemble une intéressante promenade. Le hasard nous a servi à souhait.

C'est ainsi que, passant boulevard de la Liberté, nous avons vu sortir de l'immeuble portant le numéro 8, un monsieur très distingué, M. PAJOT, qui héla M. Lobert et l'arrêtait, devant nous, de ce qu'il appelait « un scandale sans nom ».

Et nous avons eu, nous, la douce joie de voir un administrateur de l'U. D. apprendre, comme cela, sur le trottoir de cette nouvelle « Rosealie », comme disait Gustave Flaubert.

Mais laissez M. Lobert manifester sa légitime indignation, le long des allées du Bois de Boulogne, où les petits oiseaux chantaient l'avènement du printemps.

Nous sourions, car c'est trop drôle ! Mais M. LOBERT rongé son frein et nous assistions à cette scène de vaude-

financiers de l'U. D. C'est une affaire qui va coûter un million et demi à la Mutualité. Ce n'est plus un Palais qu'on veut faire de l'Hotel de la Mutualité, mais un Palace. Or, le quart des bureaux existant sont innocents. C'est un gaspillage, ou alors, il y a quelque chose là-dessous !

« Les Charmettes-surprises »

Nous atteignons l'avenue Boufflers, à Lambersart. D'un côté le parc et le château des « Charmettes » où se localise le délicat débat de la nouvelle mairie du « Neully lillois » et de l'autre côté les jolissements des mères « Charmettes » ou on bat à tour de bras.

Sur place, on nous renseigne et M. Lobert — dont c'était la journée des surprises — écoute, sidéré, ces explications qu'il ignorait totalement.

— Ce terrain, sur lequel nous construisons, c'est encore « Les Charmettes », il appartenait, tout comme celui d'en face, à M. Georges PETIT, qui a voulu l'un à la Municipalité de Lambersart, et l'autre à l'Union Départementale. L'Union fait construire — et les travaux, comme vous le voyez, sont fort avancés — quatorze maisons, deux villas et un immeuble de rapport comportant un rez-de-chaussée, un café et une salle des fêtes.

— Deux millions environ. C'est le même architecte qui évalua le terrain qui dirige le travail.

Défense d'entrer à « La Rosealie »

Nous voici à la « Rosealie » M. Georges PETIT, vendeur des terrains, s'il est le parrain de ces vocables — la science des noms. La « Chaussée de la Rosealie » comporte à droite une vingtaine de cottages élégants et coquets qui sont la propriété de l'Union Départementale. A gauche une gracieuse verger.

M. Lobert nous montre les arbres : — Ce sont des poiriers et c'est un symbole ou une cruelle ironie pour le Conseil.

Au bout de la Chaussée, se dresse la Sans-Chêne, beau et magnifique comme un « palais de bois au front audacieux ». Dans un bureau moderne, une jolie femme nous demande poliment de lui pas entreprendre la consigne directoriale qu'elle a reçue et qui l'oblige à nous interdire de faire un pas de plus en avant.

Nous sourions, car c'est trop drôle ! Mais M. LOBERT rongé son frein et nous assistions à cette scène de vaude-

LES RÉPERCUSSIONS DE L'AFFAIRE STAVISKY

ON A DÉCOUVERT A LONDRES LES FAMEUX BIJOUX ENLEVÉS DE BAYONNE

Ceux-ci, évalués dix millions, avaient été engagés chez un prêteur pour huit mille livres sterling :: ::

Le corps de Stavisky, exhumé hier, samedi, du cimetière de Chamonix, arrivera ce matin à Paris :: ::

Le gros événement d'hier, c'est la découverte, à Londres, des bijoux retirés du Crédit Municipal de Bayonne par Stavisky et ses complices. Cette découverte, effectuée par le commissaire Peudepièce, permettra, espérons-le, de mettre la main sur les complices de l'esor.

LA DÉCOUVERTE DES BIJOUX

On a appris, hier matin que le commissaire Peudepièce avait saisi, à Londres, les fameux bijoux que Stavisky et ses complices avaient retirés du Crédit Municipal de Bayonne.

Ces bijoux, dont la liste sera communiquée ultérieurement, représentent une

Le groupe de villas et maisons de rapport en construction aux « Charmettes », à LAMBERSART.

J'ai compris ! Les réunions du Conseil d'Administration n'ont de véritables planétaires. On entend deifier des chiffres des noms des procès-verbaux compliqués et faute d'avoir communiqué des documents par avance, on nous met, devant le fait accompli. Ainsi, le 29 mai 1933, l'Union a acheté l'immeuble 8, Boulevard de la Liberté et, sans le visiter pour la somme de 304.700 fr. Et pourquoi faire ? Pour le démolir et construire une annexe à l'Hotel de la Mutualité, destiné à abriter ses services

ville : même en déclinant son nom et sa qualité d'administrateur, la porte est demeurée fermée.

Ajoutons que le courroux de ce bon M. Lobert :

— Et il y a déjà un directeur de nomme ! des médecins de designers ! un chef de clinique ! Je vous le demande en vérité, Mademoiselle, par ordre de qui ? Payé par qui et avec l'approbation de qui ?

(LIRE LA SUITE EN DEUXIEME PAGE)